

## Le collier de corail noir

*Il pleuvait ce jour-là lorsqu'elle s'est levée « Ah ! au fait quel jour sommes-nous ? » se dit-elle. « Vendredi 13 ?! Zut ! » Elle n'aimait pas les vendredis 13 qui lui réservaient toujours des surprises.*

Mary a allumé la radio pour écouter les nouvelles du matin. La journée s'annonçait compliquée, elle a entendu : « La première tempête de l'année devrait apporter des rafales tempétueuses essentiellement sur les régions bordant la Manche, une partie de la Bretagne, de la Normandie et de la Picardie, qui restent en vigilance orange. Etant donné le caractère plus virulent que prévu de cette tempête - notamment dans l'intérieur des terres - la vigilance a été étendue à l'Île-de-France et jusqu'aux Ardennes jusqu'à vingt-deux heures ce soir. »

En éteignant la radio, elle a fait un sourire crispé en pensant qu'elle aurait peut-être intérêt de rester au fond de son lit, car avec un vendredi treize et en plus placé en vigilance orange, ça pouvait être dangereux.

Elle a fermé la porte de l'appartement, il était six heures et demie. L'air dans la cour était frais. C'était comme ça tous les matins : le bout du nez qui se refroidit instantanément, les mains qui cherchent désespérément un abri au fond de la poche ouatée, et les muscles des épaules qui se contractent sous l'effet du froid. Elle a marché dans le vent jusqu'à la bouche du métro qui dégage sa mauvaise haleine de rails chauffés, quelques mètres déjà avant qu'on y arrive.

Elle est descendue sans traîner, le quai était presque désert. C'est normal, six heures quarante-cinq, c'est tôt pour un parisien. Le vrai, le privilégié, celui qui vit et travaille *intra-muros*.

Le métro est arrivé au bout de cinq minutes. Elle est rentrée dans le premier wagon, elle s'est assise sur la banquette, et elle a regardé machinalement autour d'elle, sans que rien n'accroche son regard. Son esprit a commencé à divaguer, elle a pensé aux cours qu'elle avait prévus pour la journée et aux jeunes qu'elle allait devoir affronter. Elle avait choisi d'aider les exclus du système scolaire, les exclus du système tout court, ceux que l'on nommait les *délinquants*. Elle n'avait pas choisi la solution de facilité mais elle savait que certains deviendraient des *résilients* et c'est pour ceux-là qu'elle s'accrochait. C'était pour eux que chaque jour, depuis trois ans, elle allait en Normandie, en train, pour travailler au centre d'activités de jour d'Evreux de la Protection judiciaire de la jeunesse. Elle a à peine eu le temps de penser à son excursion du soir. Il lui tardait que la fin de l'après-midi arrive pour aller chercher le collier de corail noir qu'elle avait vu dans l'annonce d'un particulier. Elle avait entendu dire que le corail noir protégeait des énergies négatives et aidait à sortir des états de tristesse, ce dont elle avait bien besoin...

Elle est descendue de la gare Saint Lazare et elle a slalomé entre les voyageurs jusqu'à son quai pour prendre le train. Elle a pris place en seconde car elle n'avait pas les moyens de s'offrir un abonnement mensuel en première. Estelle l'a rejointe avec sa trottinette pliée sous le bras, elle était en sueur comme tous les matins. Elles voyageaient ensemble depuis deux ans. Au début, elle la voyait tous les jours dans le train et une fois, elle

était venue s'asseoir à côté d'elle. Elles avaient commencé à parler, elle lui avait expliqué qu'elle était dermatologue à l'hôpital d'Evreux et depuis ce jour-là, elles étaient devenues les voyageuses inséparables du Paris-Evreux.

Au bout d'une heure, le crissement strident des freins du train arrivant en gare, a mis un terme à leur conversation. Elles se sont séparées sur le quai avec un banal *bonne journée* mais pour elles, il signifiait beaucoup. Il était plein d'une mutuelle compassion. Il était fait pour se donner du courage car le contact avec la maladie pour l'une et la misère pour l'autre, les vidait insidieusement de leur énergie vitale.

La voiture de Mary était garée sur le trottoir, en face de la gare. C'était comme une amie qui l'attendait, un petit réconfort dans cette ville qu'elle détestait. Lorsqu'elle l'apercevait, elle savait que c'était presque la fin du périple, l'étape ultime avant la plongée dans l'univers pathogène de la PJJ. Il n'y avait pas vraiment de transport pour se rendre au centre. C'était la seule solution qu'elle avait trouvée pour gagner de précieuses minutes pour ne pas être en retard.

Elle est enfin arrivée dans ce hangar hideux qui abritait les salles de cours. Elle a salué les jeunes qui étaient là, les aides éducatrices qui les accompagnaient et elle s'est installée dans la salle. Elle a passé la journée entière à essayer d'accomplir sa mission du mieux qu'elle le pouvait mais elle n'avait qu'une hâte : s'en retourner à Paname, comme disaient les jeunes, pour désigner la capitale. Elle devait être à dix-huit heures en banlieue pour récupérer le collier et pour rien au monde, elle n'aurait manqué ce rendez-vous.

Estelle n'était pas sur le quai de la gare comme les autres jours, car le vendredi elle terminait à midi. Mary est montée dans un wagon pas trop chargé car elle voulait du calme pour mieux savourer le roman qui allait lui tenir compagnie à la place de son amie.

Le voyage lui a semblé plus long que d'habitude, elle avait envie d'arriver au plus vite pour pouvoir attraper le RER qui devait l'emmener en banlieue. Elle a sauté dans le métro de la ligne quatorze jusqu'à Châtelet et elle a couru pour prendre le RER A jusqu'à la station de Sartrouville où un prénommé Ernesto l'attendait pour lui vendre le collier du bonheur.

Lorsqu'elle est sortie du métro, le vent soufflait fort, les quelques arbres qui longeaient la route se pliaient au rythme des bourrasques, ce n'était pas rassurant. Au loin, elle a vu un homme marcher d'un pas rapide et venir dans sa direction, elle a tout de suite compris que c'était son vendeur.

Ils se sont salués chaleureusement et Ernesto lui a dit qu'il valait mieux rentrer dans la station pour se mettre à l'abri. Sans plus tarder, il a sorti de sa poche le collier tant attendu et Mary est tombé sous le charme instantanément du collier mais aussi de son propriétaire. Ernesto lui a raconté l'histoire de ce merveilleux bijou avec son accent chantant. Il appartenait à sa grand-mère cubaine qui lui avait fait promettre de le donner à sa fille dès qu'il en aurait une pour une bonne protection sur cette terre. Il avait rajouté que c'était trop tard maintenant pour lui pour avoir une fille et qu'il préférait en faire profiter une belle femme comme elle. Mary touchée par cette histoire a sorti les billets de son sac et les a remis à Ernesto qui les

a tout de suite rangés de peur qu'ils ne s'envolent. Mary a voulu en savoir davantage sur Ernesto, elle a posé quelques questions en essayant de ne pas être trop indiscreète. Il a fini par lui dire qu'il était installé à Paris depuis une dizaine d'années.

Ils se sont dit au revoir et Mary s'en est retournée heureuse jusqu'à Paris en repensant à Ernesto, elle était ravie d'avoir fait sa connaissance et d'avoir au fond de son sac un bout de lui et de sa grand-mère.

Mary était fatiguée et s'est presque endormie dans le RER. Elle est descendue à la station Châtelet-les Halles et a commencé à marcher jusqu'à chez elle, dans le Marais. Il pleuvait, le vent soufflait très fort, les météorologues ne s'étaient pas trompés, c'était bien une tempête qui frappait la capitale. Mary s'est sentie en danger et elle a commencé à accélérer le pas. Elle se sentait tiraillée par deux forces antagonistes : la peur du vendredi 13 et le sentiment de se sentir protégée par le collier d'Ernesto. Elle s'est engouffrée dans les petites rues du Marais et alors qu'elle était presque arrivée chez elle, elle a senti une rafale plus forte que les autres l'emporter et puis plus rien. Mary a reçu en pleine tête un pot de fleur tombé d'un rebord de fenêtre qui lui a fait l'effet d'un boulet de canon d'une guerre qu'elle n'aurait pas voulue. Heureusement qu'un passant avait croisé son chemin et surtout vu la scène pour pouvoir la secourir. Il a recouvert Mary avec son manteau, elle était sans connaissance sur le sol froid et humide. Il a appelé les secours, il était en panique ne sachant que faire. Les pompiers sont arrivés assez vite et l'ont emmenée dans une civière. Ils sont arrivés à l'hôpital, Mary était toujours inconsciente.

Au petit matin, elle a ouvert les yeux doucement. Ses paupières étaient lourdes. Le pansement, au-dessus de son œil droit, tirait la peau vers le haut de sa tête. C'était un peu douloureux. Le lit dans lequel elle gisait n'était pas le sien. Il avait dû appartenir à des centaines de personnes de passage, comme elle. Elle aurait presque pu se sentir à la maison, si une aiguille d'acier ne transperçait pas sa veine, pour alimenter son corps.

Elle a tout de suite vérifié du regard si son sac était là car il contenait le précieux achat qu'elle avait fait juste avant l'accident. Il lui faisait face sur la petite table à roulettes, à côté du lit. Ses vêtements étaient négligemment posés, sur une chaise en plastique bleue, un peu éventrée.

La lumière du matin s'était invitée dans la chambre. C'était une présence agréable et rassurante, elle était contente d'être encore en vie pour pouvoir l'accueillir. Elle s'est rappelé qu'on était le samedi 14 octobre. Elle a à peine eu le temps d'essayer de se remémorer la raison qui l'avait amenée jusqu'ici, lorsqu'elle a entendu le clic métallique de l'ouverture de la porte, et un éclat de voix dynamique :

— Bonjour Madame ! Comment vous allez ce matin ?

— Bonjour ! Ça va bien, je pense, mais j'ai encore un peu mal.

— C'est normal avec le choc que vous avez eu ! Et les points aussi, ça doit vous tirailler, non ?

— Oui, un peu.

— Je vais vous changer le pansement et après on vous apportera le petit déjeuner. Je vais prendre votre tension d'abord. Hier, vous nous avez fait peur parce qu'elle était vraiment basse.

— C'est pour ça que vous m'avez mise sous perfusion ?

— Oui, c'était préférable. En plus, quand vous êtes revenue à vous, vous étiez très stressée, du coup, on vous a rajouté un petit calmant. Alors, vous vous êtes endormie très vite, on a préféré vous laisser récupérer plutôt que de vous embêter avec un plateau repas.

— Oui, je comprends.

— Allez, donnez-moi votre bras !

Elle a senti son bras compressé sous l'effet du gonflement du brassard, c'était désagréable mais sans plus.

— 11,6. C'est nettement mieux qu'hier. Si vous mangez bien ce matin et que votre tension se maintient ainsi, le médecin vous autorisera à rentrer chez vous et vous pourrez recouvrer votre liberté dès quatorze heures.

— C'est une bonne nouvelle !

— Vous êtes seule ? Quelqu'un pourra venir vous chercher ?

— Non, je prendrai un taxi pour rentrer.

C'est dans ces moments-là, un peu extrêmes, qu'elle se rendait compte qu'elle était seule au monde. Pas d'enfants, pas d'homme, plus de parents mais heureusement des amies sur qui elle pouvait compter mais

qu'elle n'avait pas envie de déranger, un samedi, pour aller chercher la copine malchanceuse.

Elle a entendu dans le couloir le bruit typique des chariots qui emmènent les plateaux repas. Le matin, dans les couloirs des hôpitaux, les soignants s'agitent dans tous les sens pour essayer de répondre aux demandes des patients. Certains ont passé une mauvaise nuit, certains crient de douleur, d'autres appellent parce qu'ils veulent tout simplement qu'on s'occupe d'eux, pas question de devenir les laissés-pour-compte du troisième étage.

Et il y a Mary, qui ne dit rien, qui attend sagement au fond de son lit que lui dise quoi faire. C'est facile pour elle, parce qu'elle est là seulement depuis hier. Sa vie n'est pas en danger, et elle ne souffre pas. Elle va juste devoir accepter la cicatrice sur sa tempe droite. Elle ne sait pas encore à quoi elle va ressembler, elle préfère s'épargner les égarements de son imagination.

Elle s'est levée après avoir pris son petit déjeuner. Elle a regardé à travers la fenêtre, le ciel était gris et il y avait encore du vent. Elle est allée dans la salle de bain, elle se sentait encore un peu faible. Elle a vu son visage dans le miroir, elle n'avait pas l'impression que c'était elle.

Elle s'est assise sur la chaise bleue, elle a pris son sac et elle a regardé le collier qui venait de la sauver de la mort. C'était sa seule distraction avec son téléphone. Elle avait presque envie d'appeler Ernesto pour le lui dire. Le numéro avec lequel elle l'avait appelé pour le collier, était encore inscrit dans le journal de son téléphone, mais elle n'a pas osé.



Le médecin est passé en fin de matinée, il lui a signé le bulletin de sortie. Il lui a donné toutes les recommandations pour la suite : le pansement à changer, les points à enlever, les ordonnances, les crèmes pour la cicatrisation, etc....

Elle est partie après le repas. Elle a commandé un taxi et elle a quitté sans le moindre regret ce lieu si particulier qu'est l'hôpital. C'est un des rares endroits dans lequel on rentre, et dont on est à peu près sûre de sortir différent. Elle a toujours détesté ces endroits où rôdent la mort.

Elle a indiqué sa rue au chauffeur, elle n'habitait pas très loin de l'hôpital. A cette heure-là, un samedi après-midi, à Paris, les rues n'étaient pas très encombrées. Elle savait que le trajet n'allait pas durer longtemps, et c'était tant mieux, car elle ne se sentait pas très volubile. Elle ne voulait pas vexer le jeune homme qui avait l'air très affable, et qui s'était montré très compatissant en voyant le coussin de gaze au-dessus de son œil.

En rentrant, pour partager sa peine, Mary a appelé sa meilleure amie et lui a raconté toutes les péripéties de ce mémorable vendredi 13. Maelys lui a rendu visite en fin d'après-midi avec un bon baba au rhum comme Mary en raffolait. Elle n'était pas cubaine mais pourtant tout ce qui touchait à Cuba que ce soit la musique, la langue ou la danse l'attirait énormément. Depuis hier, elle savait que même les habitants de cette île l'attirait.

Cet évènement dans la vie de Mary avait marqué un avant et un après. Elle avait réalisé qu'on n'avait seulement une vie, qu'elle était si fragile et qu'il fallait en profiter au maximum tant qu'elle était là. Elle a donc décidé pour commencer de s'inscrire dans un cours de salsa pour prendre un peu de

plaisir dans cette vie qu'elle ne s'était pas rendue facile jusque-là. Elle a convaincu son amie Maelys de la suivre dans cette nouvelle aventure. Mary avait entendu parler d'un petit studio tout près de chez elle.

C'est donc là que le vendredi suivant, elle est partie toute excitée pour faire son cours d'essai. Lorsqu'elle est entrée dans le studio, elle a entendu des notes de salsa venant de la première salle. Son regard a été attiré par les mouvements voluptueux du couple qui dansait. Le danseur était de dos mais elle a eu pourtant l'impression de reconnaître ce corps sensuel. Lorsqu'il s'est retourné pour passer un *dile que no*, Mary a poussé un léger cri qui a surpris Maelys : elle venait de reconnaître Ernesto. Il était professeur de danse de ce fameux studio.